

T 550, 8

La Princesse de la forêt enchantée

Il y avait un roi, père de trois jeunes princes qui étaient en âge d'être mariés. Un jour, les seigneurs réunis à la Cour lui disent :

— Roi, ne songez-vous pas à marier vos fils ?

Il répondit :

— Dites-moi la plus belle et plus riche princesse que vous connaissez et je ferai partir vers elle un de mes fils.

Les seigneurs nommèrent la princesse de la forêt enchantée.

— Je ne demanderais pas mieux, mais que de difficultés ; beaucoup de prétendants ont essayé d'arriver jusqu'à elle ; ils sont entrés dans la forêt et pas un n'est revenu.

Les seigneurs répondirent :

— Le prince passera par l'hôtel des Quatre moineaux et là, il apprendra comment il devra vaincre le premier obstacle.

L'aîné des princes ne tarde pas à se mettre en route après s'être bien armé et arrive à l'hôtel des Quatre moineaux où on lui dit que pour entrer dans la forêt il s'applique à pointer la serpent qui en garde le chemin...

À son approche, la serpent se dresse, il la vise et ne fait que [2] l'effleurer. La serpent lui dit :

— Passe !

Quand il est entré, quelle forêt délicieuse, remplie d'arbres magnifiques, peuplée d'oiseaux de toutes couleurs, tapissée de fleurs odorantes ! Mais bientôt le prince est ravi par une belle musique qu'il entend, des violons, des vielles, unis à des voix qui chantent. De beaux jeunes hommes dansent et l'invitent à se mêler à leur compagnie ; il ne manque pas de se rendre à cet appel.

Les jours s'écoulaient, le roi n'entend pas parler de son fils aîné. Le cadet dit à son père :

— Mon père, je veux partir à mon tour...

Lui non plus n'est pas assez heureux pour pointer la serpent ; cependant il la touche de son épée et la serpent lui dit :

— Passe !

Arrivé aux danseurs, il s'arrête, charmé d'une si belle musique et des rondes des jeunes gens qui l'appellent et il y reconnaît son frère qui lui dit qu'il n'avait pas été plus avant.

Point de nouvelles à la Cour du roi des deux princes. Le plus jeune dit à son père :

— Mon père, je veux partir.

Le roi ne voulait pas... Le prince prend l'épée de son grand-père, la fait bénir et s'en va.

Cette fois la serpent est pointée. Mais au même moment, au lieu de la serpent, il voit un joli petit renard qui avait une patte de moins, comme si on eut voulu de la couper.

— Viens, viens, prince, lui dit le renard, suis-moi, mais garde-toi de t'arrêter vers les danseurs !

En entendant la musique, le prince se détournait de l'autre côté et continuait à marcher malgré qu'il reconnût la voix de ses frères qui l'appelaient par son nom.

La musique passée, il voit le joli petit renard qui n'allait rien qu'avec deux pattes seulement qui lui restaient. Le renard n'en disait pas moins :

— Viens, viens, mon petit prince ! Tu verras bien des oiseaux, chacun dans une belle cage dorée ; il y en a qui chantent magnifiquement, qui ont les plus beaux plumages, tu ne t'y arrêteras pas. Mais quand tu verras une cage avec un oiseau qui semble triste et qui aura les plumes *reboulées*, tu prendras cette cage.

En effet, ... [il] prend l'oiseau aux plumes reboulées et s'aperçoit en même temps que le joli petit renard marche sur trois pattes, a repris une de ses pattes. Le petit renard dit au prince :

— Avance avec ta cage et quand tu seras devant le palais, tu prendras une mule que fait paître un géant.

Celui-ci se désole et prie le prince de laisser la mule. Le jeune prince ne cède pas aux prières ni aux menaces du géant.

Cette fois, le petit renard est rétabli sur ses quatre pattes et dit au prince :

— Attache ta mule à la porte du palais et entre demander au roi s'il veut te donner sa fille en mariage.

Le roi répondit qu'il voulait bien. Aussitôt l'oiseau aux plumes reboulées devient la plus belle princesse du monde et elle-même consent à devenir la femme du prince et l'engage à la conduire de suite à la Cour du père du prince.

Le petit renard attendait à la porte et dit au prince :

— Montez sur la mule et s'il arrive des dangers, prince, appelle-moi en disant : « Joli petit renard, viens à mon secours. »

En passant à côté des danseurs, ses frères le reconnaissent. Le soir pendant que le prince et la princesse étaient descendus pour se reposer du voyage, deux jeunes gens arrivent, dont l'un saisit la princesse et l'autre la mule et tandis qu'un des deux galope avec la princesse, l'autre, le cadet de ses frères, le jette dans un puits qui se trouvait tout près. Le pauvre prince allait se noyer, il se rappelle le petit renard et il crie :

— Mon joli petit renard, viens à mon secours !

Voici le renard au fond du puits qui lui dit :

— Accroche-toi à ma queue.

Au moment de sortir, la queue *s'éclisse*¹ et le prince retombe.

— Mon joli petit renard, à mon secours !

Le renard reparaît et cette fois tire le prince hors du puits. Le renard dit au prince :

— Retourne à la ville du roi, ton père ; en chemin, tu trouveras un fer perdu par la mule, ramasse-le. Arrivé à la ville, habille-toi en forgeron et quand tous les autres maréchaux auront inutilement essayé à ferrer la mule, présente-toi et ensuite tu te feras reconnaître à ton père et tu lui diras que c'est toi qui as réussi à arriver jusqu'à la princesse de la forêt enchantée.

Les maréchaux viennent les uns après les autres ; ils ne pouvaient aborder la mule qui ruait. Le roi était là avec ses deux fils. Enfin, un jeune forgeron se présente, s'approche de la mule qui se laisse prendre le pied, il apporte un beau fer d'argent tout près qui allait merveilleusement. Le prince se fait reconnaître.

La princesse toute joyeuse l'embrasse. Le roi ordonne de célébrer de suite le mariage. Jamais on ne vit de plus belles noces. Et aujourd'hui le prince et la princesse sont des jeunes mariés bien heureux et qui ont plusieurs petits princes accomplis².

¹ Non attesté. = la peau arrachée par le poids glisse le long de la queue.

Fait partie d'une lettre écrite le 26 avril 1889 par l'abbé Séry qui tient ce conte de Pierre Camuzat, né à Grenois en 1831, [É.C. : né le 01/07 1831 à Hubans, marié avec Marie Pajot, née à Neuville-sous-Brinon vers 1838 ; cultivateur, résidant à Grenois]. cultivateur, résidant à Grenois]. Titre original : Conte de la Forêt enchantée. Arch., Ms 55/1, Feuille volante Séry/2B (1-4).

Marque de transcription de P. Delarue.

Résumé par P. Delarue, CNM, p. 265.

Publié par M.-L. Tenèze, Von Prinzen, ..., Märchen..., 1963, p. 51-55.

Catalogue, II, n° 8, version B, p. 352-353.

Texte publié par M.-L. Tenèze

Il y avait un roi, père de trois jeunes princes qui étaient en âge d'être mariés. Un jour les seigneurs réunis à la cour lui dirent :

— Roi, ne songez-vous pas à marier vos fils ?

Il répondit :

— Dites-moi la plus belle et la plus riche princesse que vous connaissiez et je ferai partir vers elle un de mes fils.

Les seigneurs nommèrent la princesse de la Forêt enchantée.

— Je ne demanderais pas mieux, mais que de difficultés ! Beaucoup de prétendants ont essayé d'arriver jusqu'à elle. Ils sont entrés dans la forêt et pas un n'est revenu.

Les seigneurs répondirent :

— Le prince passera par l'hôtel des Quatre moineaux et là il apprendra comment il devra vaincre le premier obstacle.

L'aîné des princes ne tarda pas à se mettre en route, après s'être bien armé. Il arriva à l'hôtel des Quatre moineaux où on lui dit que, pour entrer dans la Forêt, il s'applique à pointer la serpent qui en garde le chemin...

² *Le conte est suivi d'un commentaire à l'adresse de M. : Vous n'avez pas besoin de rien donner à mon petit conteur de "Jean Cabri". J'ai obligé ses parents et il était assez payé de sa peine par le plaisir de m'être agréable... [Voir T 563, 19, Jean Cabri]*

Dans une lettre antérieure, datée du 30 mars 1889 (Arch., Ms 55/7, Feuille volante Séry/5B), l'abbé Séry avait déjà donné à M. plusieurs résumés de contes. Voici celui qu'il intitule : "Le Conte de la fille du roi de la forêt enchantée."

La princesse était un oiseau aux plumes reboulées renfermée dans une cage au milieu des plus beaux oiseaux. Pour arriver à elle, il fallait pointer une serpent à l'entrée de la forêt, ne pas s'arrêter au groupe de danseurs. La serpent se changeait en renard qui servait de guide et d'aide à celui qui pouvait franchir les obstacles. La princesse emmenée par une mule fut enlevée à son heureux possesseur. Le petit renard revient dire à celui qui se lamentait de la perte de son trésor le moyen de le recouvrer en se déguisant en forgeron et en ferrant la mule qui avait perdu un de ses fers.

Épie, je ne sais plus rien.

.....

À son approche la serpent se dresse, il la vise et ne fait que l'effleurer. La serpent lui dit :

— Passe.

Quand il est entré, quelle forêt délicieuse !, remplie d'arbres magnifiques, peuplée d'oiseaux de toutes couleurs, tapissée de fleurs odorantes. Mais bientôt le prince est ravi par une belle musique, des violons, des vielles, unis à des voix qui chantent. De beaux jeunes hommes dansent et l'invitent à se mêler à leur compagnie ; il ne manque pas de se rendre à leur appel.

Les jours s'écoulaient, le roi n'entend plus parler de son fils aîné. Le cadet dit alors au père :

— Mon père, je veux partir à mon tour.

Lui non plus n'est pas assez heureux pour pointer la serpent ; cependant il la touche de son épée et la serpent lui dit :

— Passe.

Arrivé aux danseurs, il s'arrête, charmé d'une si belle musique et des rondes des jeunes gens qui l'appellent ; et il y reconnaît son frère, et comme lui ne va pas plus avant.

Point de nouvelles, à la cour du roi, des deux princes. Le plus jeune des fils dit alors à son père :

— Mon père, je veux partir.

Le roi ne voulait pas... Le prince prend l'épée de son grand-père, la fait bénir et s'en va.

Cette fois, la serpent est pointée. Mais au même moment, au lieu de la serpent, il voit un joli petit renard qui avait une patte de moins comme si on eût venu de la couper.

— Viens, viens, prince, lui dit le renard. Suis-moi, mais garde-toi de t'arrêter vers les danseurs.

En entendant la musique le prince se détournait de l'autre côté et continuait à marcher, malgré qu'il reconnût la voix de ses frères l'appelant par son nom. La musique passée, il voit le joli petit renard qui n'allait bien qu'avec deux pattes seulement qui lui restaient. Le renard n'en disait pas moins :

— Viens, viens, mon petit prince ; tu verras bien des oiseaux, chacun dans une belle cage dorée ; il y en a qui chantent magnifiquement, qui ont les plus beaux plumages : tu ne t'y arrêteras pas. Mais quand tu verras une cage avec un oiseau qui semble triste et qui aura les plumes *reboulées*, tu prendras cette cage.

En effet... le prince prend l'oiseau aux plumes reboulées et s'aperçoit en même temps que le petit renard marche sur trois pattes, qu'il a repris une de ses pattes. Le petit renard dit au prince :

— Avance avec ta cage et quand tu seras devant le palais, tu prendras une mule que fait paître un géant.

Celui-ci se désole et prie le prince de laisser la mule. Le jeune prince ne cède pas aux prières ni aux menaces du géant. Cette fois le petit renard est rétabli sur ses quatre pattes et dit au prince :

— Attache la mule à la porte du palais et entre demander au roi s'il veut te donner sa fille en mariage.

Le roi répondit qu'il voulait bien. Aussitôt l'oiseau aux plumes reboulées devient la plus belle princesse du monde, elle-même consent à devenir la femme du prince et elle engage celui-ci à la conduire tout de suite à la cour de son père.

Le petit renard attendait à la porte et dit au prince :

— Montez sur la mule, et s'il arrive des dangers, prince, appelle-moi en disant :

— Joli petit renard, viens à mon secours.

Quand le prince passe à côté des danseurs, ses frères le reconnaissent. Le soir, pendant que le prince et la princesse étaient descendus pour se reposer du voyage, deux jeunes gens arrivent dont l'un saisit la princesse et l'autre la mule. Et tandis qu'un des deux emmène la princesse au galop, l'autre, le cadet de ses deux frères, jette le jeune prince dans le puits qui se trouvait tout près. Le pauvre prince allait se noyer, il rappelle le petit renard et il crie :

— Mon joli petit renard, à mon secours !

Voici le renard au fond du puits qui lui dit :

— Accroche-toi à ma queue.

Au moment de sortir, la queue *s'éclisse* et le prince retombe.

— Mon joli petit renard, à mon secours !

Le renard reparaît et cette fois tire le prince hors du puits. Puis il lui dit :

— Retourne à la ville du roi ton père. En chemin, tu trouveras un fer perdu par la mule, ramasse-la. Arrivé à la ville, habille-toi en forgeron et quand tous les autres maréchaux auront inutilement essayé de ferrer la mule, présente-toi et ensuite, tu te feras reconnaître à ton père et tu lui diras que c'est toi qui as réussi à arriver jusqu'à la princesse de la Forêt enchantée.

Les maréchaux viennent les uns après les autres ; ils ne pouvaient aborder la mule qui ruait. Le roi était là avec ses deux fils. Enfin un jeune forgeron se présente, s'approche de la mule qui se laisse prendre le pied, il apporte un beau fer d'argent tout prêt qui allait merveilleusement. Le prince se fait reconnaître. La princesse toute joyeuse l'embrasse. Le roi ordonne de célébrer tout de suite le mariage. Jamais on ne vit plus belle noce. Et aujourd'hui le prince et la princesse sont des jeunes mariés bien heureux, et qui ont plusieurs petits princes accomplis.

Commentaires :

.....

La Princesse de la Forêt enchantée.- Conte extrait des Manuscrits Millien-Delarue formés de contes recueillis par Achille Millien entre 1885 et 1890 dans le Nivernais, transcrits, complétés et classés par Paul Delarue et déposés au Musée des arts et traditions populaires à Paris. Conte recueilli par l'Abbé Séry, curé de Grenois (Nièvre) auprès de Pierre Camuzat, né en 1831, et transmis à Achille Millien avec une lettre du 26 avril 1889.

Ce conte appartient au Type 550 : **The Search for the Golden Bird** de la classificatio Aarne-Thompson, représenté en France par une trentaine de versions. Dans les commentaires à une autre version publiée dans les *Contes de l'Ouest* de Geneviève Massignon, Paul Delarue signalait que la version nivernaise ci-dessus contenait un trait de détail — le serpent à tuer, en entrant dans la forêt — qui l'apparentait à une des plus anciennes adaptations du thème, celle faite par le prieur dominicain Jean Gobi le Jeune dans l'exemplum *La Source de jeunesse* de sa Scala Celi au XII^e siècle.

Le *Glossaire du centre de la France* de Jaubert indique : **serpent, serpente**, comme substantif féminin, et mentionne l'adjectif : **reboulé** au sens de bourru — ici il faut entendre : aux plumes reboulées aux plumes hérissées —, mais ne mentionne pas : **s'éclisser**. Le verbe éclisser venant de l'allemand **schleiben** : fendre, je suppose qu'il faut comprendre : la queue s'éclisse= la queue se rompt.

Textes choisis et commentés par Marie-Louise Tenèze, chargée du département de littérature du Musée des arts et traditions populaire. Paris.